

**JAN COSTIN
WAGNER**

**SAKARI
TRAVERSE
LES NUAGES**



**ROMAN POLICIER TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR MARIE-CLAUDE AUGER**

**J. Chambon
NOIR**

DU MÊME AUTEUR

LUNE DE GLACE, Gallimard, 2006 ; Babel noir n° 68.

ARCHIVES NOMADES, Cheyne, 2009.

LE SILENCE, Jacqueline Chambon, 2009 ; Babel noir n° 96.

L'HIVER DES LIONS, Jacqueline Chambon, 2010 ; Babel noir n° 130.

LUMIÈRE DANS UNE MAISON OBSCURE, Jacqueline Chambon, 2012 ; Babel noir n° 160.

LE PREMIER MAI TOMBA LA DERNIÈRE NEIGE, Jacqueline Chambon, 2015 ; Babel noir n° 192.

Cet ouvrage a reçu une aide à la traduction du Goethe-Institut.



Titre original :

Sakari lernt, durch Wände zu gehen

Éditeur original :

Verlag Galiani, Berlin

© Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Cologne, 2017

Photographie de couverture : © plainpicture / Bildhuset / Tuija Lindström

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11336-0

Jan Costin Wagner

Sakari traverse les nuages

roman policier traduit de l'allemand
par Marie-Claude Auger

Jacqueline Chambon

pour Niina et Venla

La fée de l'aube

L'été où Marisa veut mesurer la lune, Kimmo Joentaa entre dans la pièce où la mer a élu domicile. Sanna nage dans le lac du soleil. Petri court entre des arbres pour échapper à lui-même. David gomme le soleil. Magnus et Stefan jouent à la vie, Aune et Valtteri se tiennent par la main, Leena danse avec la mort. Sakari traverse les nuages.

Sakari

C'est très simple. Sakari n'a qu'à ouvrir les portes qui ont toujours été là. Le problème, ce ne sont pas les portes, c'est lui-même, il a enfin trouvé le regard, la perspective juste, ce sont des portes dont les contours se dessinent, qui se détachent des murs dans la lumière que le soleil envoie.

C'est un matin frais, vif et clair, un matin qui, dans un souffle, parle du jour naissant, et tandis que Sakari passe d'une porte à l'autre, d'un monde à l'autre, en dialoguant avec la fée de l'aube, la nuit commence à

s'estomper et avec elle l'obscurité qui l'enveloppait. La peur se fait souvenir, le souvenir imagination, l'imagination une pensée figée dont il peut rire.

Et il rit, à gorge déployée, il rit de la peur qui n'est plus qu'une idée, de la peur qui s'est figée, il se rit de la peur, des voitures qui l'éblouissent parce que, derrière leur volant, des conducteurs aveuglés tentent de rivaliser avec la lumière du soleil. Être plus lumineux que le soleil, voilà ce qu'ils veulent. Et l'un d'entre eux freine et baisse sa vitre en criant : « Dégage, crétin ! »

Cela fait rire Sakari, il rit des mots qui se perdent, des mots vains, des vociférations sourdes qui glissent sur lui, tombent lourdement sur le bitume, s'y étalent.

– Bon voyage ! crie Sakari en faisant un signe d'adieu au conducteur et à sa voiture.

Il marche, dans des rues spacieuses, bifurque par moments, se fond dans les murs et, chaque fois qu'il revient sur les chemins qui s'ouvrent devant lui, la lumière du soleil devient un peu plus vive.

Mais avec la lumière reviennent aussi les gens, et avec eux la peur, l'exiguïté, il sent la présence des faux soldats, il sent l'onde de choc des détonations à venir et ne comprend pas pourquoi son chemin le conduit vers le centre-ville.

Il doit sortir de la ville, aller vers des espaces dégagés, tourner sur lui-même, mais la fée de l'aube dit : « Ne pose pas de questions, ne pense pas. Marche ! »

Alors il marche au-devant des gens, il commence à sentir le sourire se dessiner sur son visage, il commence à comprendre, à murmurer le mot.

Ange.

Sur la place du Marché, il achète une glace, une jeune fille souriante lui met le cornet dans la main, elle porte l'uniforme des marchandes de glaces, l'uniforme des bonnes soldates, il la remercie et, l'espace d'un instant, prend sa main dans la sienne, lui chuchote ce que dit la fée de l'aube et la fille le regarde, de ses grands yeux impénétrables. Il sourit, la glace en fondant lui rafraîchit la langue.

Au-dessus des nombreux petits jets d'eau, devant le centre commercial Stockmann, toutes les couleurs dansent. Il s'assoit sur le côté de la place et observe un moment les passants pressés avant de retirer ses vêtements.

Le mal se taira, l'ordre du monde sera rétabli. Il voudrait poser encore une question à la fée mais elle est déjà partie. Elle ne reviendra qu'aux premières lueurs du jour suivant.

Sakari empile soigneusement ses vêtements, pose ses chaussures, perpendiculaires à ses vêtements.

Il sort le couteau de son sac, se dirige lentement vers l'eau, avec toujours plus de calme et d'assurance, enjambe le rebord plat et entre sous les jets d'eau auréolés d'arcs-en-ciel.

Petri

Petri Grönholm est assis dans son bureau au troisième étage du commissariat quand l'appel leur parvient. Il

ne lui est pas destiné et il ne saisit que la moitié d'un dialogue. La voix de la jeune policière qui s'occupe du centre d'appels d'urgence lui parvient de l'autre extrémité du bureau récemment aménagé en *open space*, une voix lointaine mais distincte.

– Place du Marché, dit-elle. Oui, OK. Je vous comprends. Nu. Avec un couteau.

Petri Grönholm a aussitôt une image devant les yeux. L'image des petites cascades qu'il voit tous les matins quand il regarde en bas, par la fenêtre de son appartement. Sur la place du Marché de Turku. Le kiosque du marchand de glaces. Des jeunes filles qui portent des uniformes où s'affichent les logos des fabricants de glaces remplissent les cornets que les enfants s'empressent d'emporter jusqu'aux jets d'eau, ils tendent les mains, oubliant leurs glaces et parfois un des cornets tombe dans l'eau.

La jeune policière le regarde d'un air interrogateur.

– Qu'est-ce qui se passe, place du Marché ? demande-t-il.

– Euh ? Ah oui... un homme, nu, dans l'eau.

Grönholm hoche la tête.

– Mais il a un couteau.

Couteau, pense Grönholm.

– C'est là où j'habite, dit-il.

– Deux voitures sont déjà parties voir ce qui se passe, dit-elle, tu veux...

– Oui, j'y vais, dit Grönholm.

– OK, je fais suivre.

Il lui fait signe qu'il s'en va. Quand il se retrouve dans la chaleur scintillante de l'été, il pense vaguement

que c'est la journée idéale pour se baigner dans l'eau fraîche. Il monte dans sa voiture de service noire, la chaleur y est étouffante, il allume le moteur et refait le trajet qu'il a fait le matin, mais en sens inverse.

Il rentre, bien plus tôt que d'habitude. Place du Marché de Turku.

Rentre chez lui.

Sakari

Sakari est assis entre deux arcs-en-ciel. La lame du couteau rafraîchit sa peau, la voix derrière son front se tait. Il est seul, les gens ont reculé. Des ombres scintillent derrière le mur d'eau qui l'entoure.

La peur est une idée, à quelques centimètres de lui, comme l'eau qui l'entoure sans le toucher. Juste, par moments, comme un soupçon de goutte d'eau fraîche sur sa peau.

Il passe le couteau sur ses bras, sur son cou. Au-dessus de lui, le soleil est collé sur un ciel dur. Derrière le mur, il y a un garçon, debout. Il a une glace dans la main et le regarde, les yeux écarquillés, comme s'il voulait dire quelque chose. Poser une question.

– N'aie pas peur, dit Sakari.

Pourtant le garçon n'a pas l'air inquiet, mais plutôt curieux. Il est drôle. Le garçon lui évoque plutôt un lointain souvenir. Il le connaît.

– Tu n'as pas peur, dit Sakari. C'est bien.

À une certaine distance, des voitures s'arrêtent. C'est inhabituel, la place du Marché est interdite aux voitures. Les lignes de bus ont le droit de faire le tour de la place, en décrivant un carré, bleus les bus, bleu le ciel estival, mais les voitures sont interdites.

Qu'est-ce que les voitures interdites viennent faire ici ? se demande Sakari.

La peur se rapproche et la lame du couteau inflige les premières petites coupures à ses doigts. Juste comme ça. Il ne sent rien. Des policiers descendent des voitures. Ils se dirigent vers le mur d'eau, d'un pas rapide, les bras le long du corps. Un homme et une femme. Sakari aime les uniformes qu'ils portent. Il s'imagine qu'ils se sentent en sécurité dans ces uniformes. Lui aussi, il se sent en sécurité, derrière ce mur, nu. Il porte l'uniforme des anges.

– Vous m'entendez ?

C'est ce qu'a dit un des policiers. L'homme.

– Vous m'entendez ?

Sakari regarde l'homme, derrière l'eau.

– Sortez de là, s'il vous plaît, et habillez-vous, dit le policier.

Sakari se tait. Parce que la voix derrière son front est devenue soudain très sonore. La voix derrière son front le met en garde, elle parle si vite qu'il a du mal à la suivre.

– Vous m'entendez ? Je vous somme de sortir. Posez le couteau.

À l'arrière-plan, d'autres véhicules s'arrêtent. La femme, la policière, a pris le garçon avec la glace par la main. Ils s'éloignent vite. Sakari sent un picotement dans son cou.

La voix derrière son front voudrait que le garçon reste. Je te connais, petit, pense-t-il. La phrase commence à tourner en rond, je te connais, tu es béni, tu dois rester, tu ne connais pas la peur.

Petri

En arrivant, Petri Grönholm aperçoit un policier debout devant la fontaine, une policière entraîne un jeune garçon à l'écart et pendant qu'il descend de voiture, une autre voiture de police arrive, s'arrête brutalement, trois hommes en uniforme en descendent, dont Markku Persson, qu'il connaît.

– Salut, Petri, lance Persson en se dirigeant résolument vers lui, on nous a appelés. Qu'est-ce qui se passe au juste ?

Grönholm hésite, des points scintillent devant ses yeux. Les hommes en uniforme, des collègues de Persson, se dirigent déjà vers la fontaine, d'un pas nonchalant, l'air de rien, mais vigilants, la place est vide, les clients du marché sont à la périphérie, un public silencieux.

– Un homme nu dans l'eau. Il paraît qu'il tient un couteau.

– OK, dit Persson.

Il marche à côté de Persson, derrière le scintillement qui l'éblouit, il aperçoit le garçon qui lèche sa glace. Perdu dans ses pensées. À quoi penses-tu, petit ? se demande vaguement Grönholm.

– Merde alors, c’est quoi ce type ? dit Persson et Grönholm suit son regard, devine l’homme derrière les petits jets d’eau étincelants, l’homme est assis, auréolé d’arcs-en-ciel, au milieu des jeux de l’eau, et tranquillement, patiemment, il passe la lame d’un couteau sur ses bras.

À l’arrière-plan, derrière l’eau, derrière les bords scintillants qui réduisent son champ de vision, Petri Grönholm aperçoit la fenêtre de son appartement. Au-dessus, un ciel clair. Bientôt chez moi, pense-t-il en tâtant nerveusement, d’une main tremblante, l’étui de son arme de service.

Sakari

Derrière le mur s’érige un mur. Un mur de gens derrière le mur d’eau. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Six portent l’uniforme. Un est en civil, il porte une veste noire qui ne s’accorde pas bien avec cette journée. Une tache noire, compacte au milieu de l’été, une tache qui se rapproche trop vite.

Va-t’en, pense-t-il. Va-t’en, va-t’en, t’approche pas de moi.

La tache noire est en face de lui, encadrée par des uniformes bleu et blanc qui se déplacent furtivement, sur leurs gardes.

N’aie pas peur, pense Sakari, pas de raison de t’inquiéter. Je suis là, pas de raison de t’inquiéter.

– Posez ce couteau, dit la tache noire.

Pourquoi tu fonds pas, l'homme noir ? pense Sakari. Pourquoi tu te dissous pas, ne dégoulines pas par terre, te mélanges pas avec l'eau ?

Petri

Derrière le scintillement qui fait pleurer ses yeux, il distingue le balcon de son appartement, la fenêtre. Dans la fenêtre se reflète le soleil. L'espace d'un instant, il croit se voir lui-même, debout sur le balcon, observant la scène, songeur, évaluant la situation, à distance, en sécurité.

Puis il prend à nouveau conscience de lui-même. Jamais encore il n'a senti ses jambes aussi solidement ancrées dans le sol. Sa main s'est posée, ferme, sur la poignée de son arme. Ses yeux cherchent les yeux de l'homme au milieu des arcs-en-ciel. Il sent dans son dos le regard du garçon au cornet de glace. Le garçon veut courir vers les jets d'eau et tendre les mains vers eux en riant.

Bientôt, pense Petri, bientôt.

Il croise le regard de l'homme nu et il a l'impression d'entrer dans un tunnel. Les yeux de l'homme sont noirs et voient à travers lui, à travers un lointain inconnu.

Bientôt, pense-t-il. Bientôt tout va rentrer dans l'ordre.

– Posez ce couteau.

Le sang que l'homme nu racle sur ses bras, à quelques mètres, goutte par terre, se mêle à l'eau, s'écoule.

Sakari

Ils ne le reconnaissent pas, ils ne savent pas qui il est, ne savent pas pourquoi il est là, ils ne savent pas ce qu'ils font. Comment ouvrir les yeux de ces gens, comment transformer leur culpabilité en courage s'ils sont aveugles ?

Ange, dit-il.

Couteau, dit l'autre.

Je... suis un ange.

Vous n'êtes pas un ange, arrêtez de vous blesser.

Tu ne vois pas que je suis venu pour laver sur ma peau ta culpabilité ? pense Sakari.

Posez ce couteau et sortez de là.

L'homme noir derrière le mur d'eau se rapproche vite.

Laisse-moi...

Un pas, encore un pas et l'homme franchit le seuil, il est entre les murs, il a une jambe dans l'espace qui n'appartient qu'à Sakari.

... Laisse-moi juste...

L'homme braque son arme sur lui, sur l'endroit où bat son cœur.

... Laisse-moi juste être un ange.

Petri

Il est au centre. Au centre de son univers, pas loin de chez lui. Il se tient comme on le lui a appris. L'arme dans sa main prolonge son bras, le bras est levé à l'horizontale, le doigt sur la détente ne tremble pas. Mais sa main, oui. Et ses jambes. Les mots qu'il prononce vibrent dans l'air, planent, se délient, se délitent en une gerbe de lettres. L'eau crépite doucement. L'homme nu a-t-il dit *Ange* ?

– Posez ce couteau. Maintenant.

L'homme nu se redresse soudain, dans un mouvement que Petri Grönholm perçoit comme brusque et fluide à la fois. C'est un homme grand et mince, il se tient courbé, la tête rentrée dans les épaules, le poing refermé sur le couteau, et il dit quelque chose que Grönholm ne comprend pas. Et bientôt il n'est plus qu'à un instant de lui et l'instant s'immobilise, c'est un tableau.

Il est lui-même dans le tableau. Lui, Petri, au centre d'un monde qui est le sien, à proximité de chez lui. À cet instant-là de lui-même. Figé dans un mouvement auquel il s'est exercé.

Et le temps se remet en route, et l'énergie, la force que Petri déploie lui traverse le corps avec une terrible violence. Avant d'atteindre enfin le bout de ses doigts qui tire le premier coup de feu.

Sakari

La voix derrière le front de Sakari enfle, se dilate, explose. En mille mélodies.

Il ignore les coups de feu, se redresse simplement, continue d'avancer, oubliant l'homme et son arme, oubliant les autres coups de feu, oubliant le jour, il avance vers un autre jour.

Puis les mélodies s'amoncellent. Il peut les entasser. L'une sur l'autre, une figure se détache, un même son, alors qu'il est à terre, allongé sur des pierres fraîches et lisses, baignées d'eau. A-t-il glissé ? L'homme noir est penché sur lui. Les yeux écarquillés. Le regarde. Semble vouloir poser une question. Est-ce qu'il parle ?

Sakari réfléchit à une réponse, bien qu'il ne puisse entendre la question. La fée de l'aube ne revient qu'aux premières lueurs du jour et l'homme se détourne et s'éloigne, d'un pas incertain, lentement, tête et arme baissées.

Sakari s'accorde sur un moment de silence avec les mélodies polyphoniques derrière son front.

Deux centimètres de lune

Kimmo

Kimmo Joentaa sort de la maison avec la casserole fumante. Il la pose sur la vieille table en bois qui se trouve près du ponton, sous un soleil éblouissant, et parcourt des yeux la surface lisse et bleue du lac, le lac calme, immobile sous le ciel. Il attend.

Il a préparé des pâtes, des spaghettis avec une sauce tomate que Sanna adore, elle se refuse littéralement à ne serait-ce que toucher toute autre sauce, elle tient son père pour le meilleur cuisinier du monde, même si Joentaa, quand il a inventé cette sauce, s'est contenté de mélanger du concentré de tomates avec de l'eau et, obéissant à une impulsion apparemment heureuse, un peu de bouillon de légumes.

Le lac repose, tranquille, sous le soleil. Puis les filles ressurent, d'abord Marisa et, quelques secondes plus tard, Sanna.

– C'est moi qui suis restée le plus longtemps sous l'eau ! s'exclame-t-elle.

Marisa rit.

– On recommence ! s'écrie Sanna et Kimmo Joentaa regarde sa fille Sanna et son amie Marisa disparaître sous l'eau. Sanna d'abord. Marisa ensuite.

Puis c'est le silence.

Kimmo Joentaa met les assiettes et des verres sur la table et fait quelques pas en direction de la maison. Tout en marchant, il doit se faire un peu violence pour ne pas s'arrêter, se retourner et scruter l'eau à l'affût d'imperceptibles mouvements. En comptant les secondes.

Il est presque arrivé en haut de la pente quand un rire cristallin vient rompre le silence.

Et tandis que les fillettes se disputent pour savoir laquelle est restée cette fois le plus longtemps sous l'eau, il sent un sourire se dessiner sur son visage et entre d'un pas léger dans la maison chercher la casserole avec la sauce.

Petri

Petri Grönholm est assis dans sa voiture, sous le ciel bleu et le soleil torride. Il laisse retomber mollement son bras droit sur le siège du passager. Ses yeux scrutent l'espace derrière le pare-brise. Sur la droite, au milieu d'une grappe de gens, il reconnaît le garçon qui mangeait une glace quand tout a commencé. Quand il est arrivé, ignorant ce qui l'attendait. Les bras du garçon pendent, eux aussi mollement, le long de son corps, il a la bouche entrouverte. À côté du

garçon, Grönholm aperçoit les restes écrasés de son cornet de glace.

Deux policières en uniforme essaient de faire reculer le garçon et tous les autres autour. Toujours plus loin, pense Grönholm, c'est bien. Loin de là-bas.

L'espace vide qui entoure les jets d'eau devient nettement plus grand et au milieu de cette grande surface vide, l'homme nu est allongé sur le sol, entouré de trois infirmiers qui ne pourront plus rien faire. C'est la seule chose dont il est certain. Persson vient vers lui d'un pas rapide mais sûr, il frappe à la vitre de la portière. Grönholm ouvre.

– Ton arme, dit Persson.

Il le regarde d'un air perplexe.

– Donne-moi ton arme, dit Persson.

Bien sûr, pense-t-il. Il cherche en tâtonnant l'arme sur le siège du passager, la soulève, il a la sensation qu'elle pèse une tonne dans sa main et il la tend à Persson.

– Ça va, Petri ? demande Persson.

– Oui, bien sûr, dit-il.

Persson hoche la tête et s'éloigne, Petri le suit des yeux, puis son regard se détourne de Persson et se pose sur les vêtements et les chaussures qui sont à la périphérie de la scène. Les vêtements bien empilés. Sous le soleil, les chaussures brillent d'un éclat bleu foncé.

Il regarde en alternance l'homme allongé sur le sol et les vêtements plus loin, puis il ferme les yeux. Il y a quelque chose qu'il ne comprend pas. Une question flotte dans l'air, il essaie de la saisir, n'y arrive pas. Il se figure que l'homme se lève. Enfile tranquillement

ses vêtements, met ses chaussures. Avance, debout, détendu.

Il n'est rien arrivé.

Grönholm va acheter une autre glace au garçon, et l'homme va se mettre à marcher, avec ses chaussures étincelantes, il va quitter cet espace vide, vers un but inconnu, sans se retourner une seule fois.

Kimmo

Paula, une des jeunes voisines venue jouer avec elles, a eu une nouvelle idée de jeu qui semble avoir aussitôt été adoptée par les filles et tandis que Kimmo Joentaa leur verse du jus de pomme et du lait froid, il jette un coup d'œil discret sur les trois amies. Sanna, Marisa et Paula, debout sur le ponton, sourient, immobiles, maîtrisant le mieux possible leur envie de bouger, comme si, d'un moment à l'autre, elles s'étaient pétrifiées.

Il essaie de comprendre mais le jeu des filles lui échappe. Cela doit avoir un rapport avec les gendarmes et les voleurs car Sanna a crié qu'elle voulait être en premier la policière parce que son papa était aussi policier.

– Dites-moi... que diriez-vous d'une glace ? s'écrie Kimmo.

Les filles ne réagissent pas.

– Pas maintenant, dit Sanna.

– Bien, désolé... dit Joentaa.

Il observe Sanna qui a l'air de réfléchir très fort, à l'affût du moindre mouvement de Marisa et de Paula, ses amies qui se concentrent au maximum pour rester immobiles comme des statues, devant la calme surface bleu foncé du lac.

– Marisa ! s'écrie soudain Sanna en éclatant de rire. Tu es le voleur, tu as bougé !

Elles se mettent toutes à rire, s'ébrouent, relâchent leurs jambes, leurs bras.

– Dis donc Sanna, tu en as mis du temps, dit Paula.

– Pas du tout ! dit Sanna.

– De la glace ! s'écrie Marisa.

– Mais avant, on se rebaigne un coup, dit Sanna et elle court déjà sur le ponton, s'élance dans l'eau, la tête la première, très haut, très loin, et les autres la suivent, Marisa essaie de plonger encore plus haut, Paula essaie de plonger encore plus haut que Marisa et dans l'eau s'ensuit une discussion pour savoir laquelle a plongé le plus haut.

– À toi papa, vas-y, s'écrie Sanna. Mais plonge aussi haut que tu peux.

– Attends, on mange d'abord la glace, lui crie Joentaa.

– OK, répond Sanna. Autre chose, il faut qu'on trouve une équerre-rapporteur.

– Mais pour quoi faire ? demande Joentaa.

– Marisa a dit qu'elle voulait mesurer la lune. Plus tard, bien sûr, cette nuit.